

Hillary Mohaupt
le 12 mai 2007

**Manifester une solidarité active :
Devoir d'histoire et la Cimade**

« Pourquoi remuer ces souvenirs tragiques ? Non pour perpétuer la haine et le désir de vengeance mais pour redire que là où germent l'horreur et la détresse, naissent en contrepartie l'entraide et l'amour. »
le pasteur Marc Boegner, porte-parole du Conseil de la Fédération protestante pendant la Deuxième Guerre Mondiale, *Les Clandestins de Dieu*, p. 10

Sujet

« *Tout racisme est inadmissible du point de vue chrétien. Il fallait donner des signes tangibles de cette conviction, alerter l'opinion publique, protester auprès des autorités responsables, mobiliser les forces protestantes, et surtout aider ceux qui souffraient le plus.* »
Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 31

Quand on parle de « l'intégration culturelle » ou bien le dialogue interculturel, on pense peut-être tout de suite à l'immigration, aux immigrés eux-mêmes, et l'effet de leur présence dans un pays d'accueil comme la France. Avec des mémoires courtes, on pense surtout à ceux qui ont abordé les côtes de la France dernièrement ; on accepte que les vagues précédentes se soient assimilées dans la culture française.

Pourtant, à l'intérieur d'un pays, il y a toujours une tradition culturelle qui domine l'histoire et la vision d'un pays : en France, c'est le vaisseau amiral de laïcité qui domine, on peut parler d'une tradition catholique qui influence, pour le mieux ou pour le pire, toute l'histoire française. Mais cette histoire est aussi marquée par les présences d'autres traditions religieuses. A Toulouse on se souvient des Cathares notamment ; à Paris on s'émerveille de la grande mosquée musulmane ; en Alsace et en Lorraine on retrouve des traces des Protestants.

Le dialogue intra culturel se fait aussi à l'intérieur d'un pays : les Français, comme tous concitoyens de tous pays, doivent se parler, s'engager les uns et les autres, afin de construire et de maintenir une identité collective. On n'est pas toujours d'accord – ni au sujet du passé, ni au sujet du présent, ni au sujet de l'avenir – mais on se bat, on se fait entendre, on écoute.

Madeleine Barot, force fondatrice de la Cimade pendant son travail avec la Résistance, parle de protester et de se mobiliser en face de l'injustice. Ses convictions vont au-delà de la lutte contre le racisme ; c'est la lutte contre la haine, et pour les droits de l'homme, le droit d'être respecté en tant qu'être humain. Elle prend le point de vue d'un chrétien, mais elle exprime également l'action de la Résistance pendant la Deuxième Guerre Mondiale, et celle de la Cimade encore aujourd'hui.

Quelle est l'influence de la mémoire de la Résistance sur des actions politiques aujourd'hui ? Est-ce que les équipiers de la Cimade de nos jours se rendent compte de la lutte qui a déclenché la Cimade en tant que telle ? Est-ce important ?

Voilà les questions que je me suis posées. La Cimade m'a attiré l'attention en conséquence de ses origines protestantes dans un pays catholique. Ayant subi des persécutions et des marginalisations historiquement en France, des gens issus du milieu protestant s'étaient dit que la persécution et la marginalisation ne s'accordent pas avec des valeurs chrétiennes – et d'autre part, des valeurs républicaines françaises. Une réponse peut-être inévitable était que cette résistance avait été mise en place même avant le fameux appel du Général De Gaulle le 18 juin 1940.

Alors, est-ce important ? En tout cas la Résistance de la Deuxième Guerre Mondiale est finie ; on résiste à d'autres choses aujourd'hui. Mais pourquoi ?

Quand elle accompagne les étrangers à entrer dans une France qui ne les veulent pas, la Cimade continue-t-elle sous l'influence de sa mémoire de résistance qui lui est propre ?

On se bat, on se fait entendre, on écoute, on se souvient et on rappelle l'histoire aux gens qui ne la connaissent pas. « Non pour perpétuer la haine et le désir de vengeance mais pour redire que là où germent l'horreur et la détresse, naissent en contrepartie l'entraide et l'amour » avait dit le pasteur Boegner.

Contexte historique et méthodologique

« Nous étions acculés à aller plus loin dans l'illégalité. Nous nous trouvâmes cherchant sur la frontière suisse et sur la frontière espagnole des passages, organisant des évasions hors des camps, fabriquant de fausses cartes d'identité, tout cela, dans l'éthique particulière de la clandestinité, de ses solidarités extraordinaires, côte à côte avec des catholiques, des communistes, et tous ceux qui, pour un motif ou un autre, participaient à la Résistance. Rien de cela n'avait été décidé, ni même prévu. Simplement il n'y avait plus d'autre solution. »
Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 35

Avant de savoir si la Cimade se rend compte de sa propre histoire ou de sa propre mémoire, il faut faire la différence entre les deux concepts.

La mémoire humaine n'est pas comme celui d'un ordinateur : un ordinateur ne trie pas, il garde tout dans l'ordre chronologique et quand il lui faut plus de place (parce que cela se remplit), il peut supprimer une chose ou deux pour en faire. La mémoire humaine s'organise selon les valeurs de celui qui se souvient d'un événement ou d'une personne : voilà pourquoi on peut se souvenir de son gâteau d'anniversaire et non pas du repas du mardi dernier.¹ Il y a forcément des conséquences suite à ce choix mémoriel : la mémoire collective d'un pays ou d'un groupe de personnes se construit selon des choix du contenu non seulement de la mémoire mais aussi de la collectivité. Qui est inclus ? Qui est exclus ? C'est un choix politique qui bâtit une histoire officielle d'une nation, basée sur cette idée d'une mémoire collective.

Cette mémoire n'est pas toujours la vérité, il suffit d'une seule autorité, comme le programme scolaire de l'école nationale, dit : « vous devez vous souvenir de cela ». Voilà comment une nation peut rendre la mémoire un enjeu, une arme, puisque au niveau de la mémoire nationale on ne conserve pas ce qui ne se marie pas avec l'identité nationale.

Une mémoire qui fait partie de l'histoire collective de la France, c'est que la Résistance se construisait chez tous les Français (et uniquement des Français) contre tous les Allemands

¹ Ces exemples sont originaires de M. Agullo du Musée de la Résistance et de la Déportation à Toulouse.

(et uniquement des Allemands). Le devoir de mémoire, c'est de conserver cette idée afin de préserver la mémoire collective de la France qui a façonné l'identité des Français.

Par contre, le devoir d'histoire, c'est de tout étudier et de tout réétudier selon de nouvelles interprétations aperçues en 2007. Les historiens, selon M. Agullo, doivent interroger les vérités – et les mensonges, enfin, tout – dès que possible – sinon, plus on attend, plus la vérité fait mal.

Quelle est la vérité de la Résistance, si ce n'est pas « tous les Français contre tous les Allemands » ?

Selon M. Agullo, la Résistance française est le seul mouvement résistant en Europe avec un seul but unifié, quelques soient les actions ou les buts locaux. Elle était pour une chose (la libération, dans un sens large, de la France, des Français) et contre une chose (ceux qui les ont enfermés).

Le Conseil National de la Résistance s'est réuni clandestinement en mai 1943 afin d'adopter un programme commun entre huit mouvements intérieurs, deux confédérations syndicales, et six représentants des partis politiques qui reconnaissaient la France Libre.²

Ce programme se divise en deux parties : « plan d'action immédiate » et « mesures à appliquer dès la libération du territoire », donc il avait clairement un regard vers l'avenir : « cette mission de combat ne doit pas prendre fin à la Libération ».

C'est un texte qui affirme la volonté des Français de « développer la lutte pour participer à la libération et à la victoire », par l'amour de la patrie et par refus de défaite. En outre, il définit des grandes pistes de travail, dont la lutte contre la déportation, la punition de la Gestapo, le développement des « milices patriotiques », le sabotage, « la solidarité envers les emprisonnés et déportés ». Le programme s'oriente vers les acteurs, « sans distinction d'opinions politiques, philosophiques ou religieuses. » Le but du travail après guerre, c'était

² http://perso.orange.fr/felina/social/programme_cnr.htm

de rétablir la puissance de la France dans la démocratie, la liberté, le respect du droit de l'homme, et l'égalité, pour que tous les Français mènent « une vie pleinement humaine » aux niveaux économique et social. Une France où tout le monde est libre, égale et fraternelle, la France unie et juste.

Cette orientation vers l'avenir se reproduit dans plusieurs façons, dont une est dans des lieux éducatifs.

Le Musée de la Résistance et de la Déportation à Toulouse accueille beaucoup de classes, bien qu'il déconseille le musée aux familles dont les enfants ont moins de sept ans. Tous les jours, quelques Résistants et Déportés se retrouvent au musée pour témoigner aux visiteurs comment était la vie à l'époque.

Organisé depuis 1948 par des Résistants et des Déportés eux-mêmes, le musée était tout petit à sa naissance, jusqu'en 1994. Le 19 août de cette année, le musée s'est rouvert, au lieu actuel, à l'occasion des cinquante ans de la libération de Toulouse. « On essaie d'avoir une idée de la résistance » partout dans le monde où il y a des dictatures. Soutenu par le Conseil Régional, le musée a pourtant le droit de dire ce dont il a besoin. Le directeur, Guillaume Agullo, a rencontré des problèmes au moment d'une exposition au sujet du Tibet ; le Conseil Régional a soutenu cette idée pour que le musée puisse parler de la résistance tibétaine.

L'idée principale qui dirige la mission du musée est ainsi claire : Plus on regarde vers le passé, plus on doit s'orienter vers ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, et plus on doit en parler pour que la même chose n'arrive pas dans l'avenir.

Méthodologie de l'enquête

« *La Cimade avait été créée pour apporter une aide aux 'évacués' en général. Nous nous retrouvions en fin d'année 1940 derrière les barbelés du ghetto de Gurs. Nous y vîmes un appel précis.* »

Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 31

La France a créé ses premiers camps d'internement sous la III^{ème} République, en 1938. C'était une réponse « humanitaire » aux femmes Allemandes et Autrichiennes qui ont été exclues de la société française suite à la loi du 12 novembre 1938. Cette loi expulsait tous les « étrangers indésirables », c'est-à-dire, les Allemands antinazis qui étaient venus chercher asile en France. La France renvoyait les hommes en Allemagne, mais ne pouvait pas justifier envoyer des femmes là où il savait la vie dure et la mort certaine. Le premier camp pour ces femmes, celui de Rieucros, s'ouvre le 15 janvier 1939, dans la préfecture la plus petite de France et une des plus protestante ; peu de temps après, on se sert de quelques uns de ces camps pour y mettre des réfugiés républicaines espagnoles. La France n'est pas encore entré en guerre ; ces camps qui serviraient plus tard à enfermer des Juifs (et quelques uns entre eux, des immigrés sans papiers) existait déjà dans une France en paix, et la Cimade s'y engageait.

Le Comité Intermouvement auprès des évacués, « né pendant la seconde guerre mondiale pour venir en aide aux réfugiés regroupés dans les premiers camps d'internement français, il se lance dans la Résistance ». ³ Créée en 1939, la Cimade a d'abord travaillé auprès des internés, dans les camps et à l'extérieur en faisant passer ces personnes à travers les frontières. Madeleine Barot faisait ses études en Italie quand la guerre a éclaté ; elle jouerait un rôle important dans la Cimade après 1940, quand elle est nommée secrétaire générale de ce nouveau réseau.

Dans le livre clé qui raconte le travail de la Cimade pendant les années de guerre, Mme. Barot explique l'évolution de ce travail : d'abord organisée en septembre 1939 par des

³ Plaquette du groupe local de Toulouse

mouvements de jeunesse protestante afin de répondre aux réfugiés de l'Alsace et de la Lorraine, la Cimade a tout de suite évolué pour répondre à d'autres besoins.⁴

Le livre, *Les Clandestins de Dieu*, rassemble des textes écrits par sept femmes et neuf hommes qui se sont engagés sur le terrain avec cette association. Ici on peut suivre non seulement les changements de structures et de travail pendant la guerre à côté de la Résistance à l'intérieur de la France, mais on retrouve aussi l'influence de ce travail sur les esprits de ceux qui l'ont fait. Par exemple : Suzanne Loiseau-Chevalley s'est mise dans le camp de Brens et raconte de son point de vue l'importance de la présence de la Cimade dans ces endroits : « L'infirmière de la Croix-Rouge, que l'on ne voit qu'à de rares occasions, offre des paquets préparés pour le voyage. Aucune femme ne s'avance, personne n'emportera rien de ce que donne l'Administration. J'ai des fruits, six boîtes de sardines, quelques biscuits. Comprenant que cela vient de la Cimade, les mains se tendent. »⁵

Mme. Loiseau-Chevalley suivait les internés jusqu'au point de triage ; elle voyageait avec eux dans un wagon de train et a pu témoigner de l'expérience de prendre des êtres humains pour des animaux. Après avoir accompagné ces gens qu'elle appelle ses amis, elle doit continuer son travail, mais sa réflexion dans le livre démontre l'influence de son travail à côté d'autres personnes, avec des personnes internées et avec d'autres personnes qui s'engageaient avec la Cimade. On retrouve dans son récit une reconnaissance d'une solidarité complète, spirituelle et tangible.

Cette solidarité est vraiment une clé pour la Cimade du passé ; Mme Barot décrit son expérience dans un camp où elle s'était installée avec une autre femme, en remarquant que dès ce début elle et d'autres personnes ont compris l'importance de travail en équipe. Même

⁴ Madeline Barot, « La Cimade : une présence, une communauté, une action », *Les Clandestins de Dieu*, textes rassemblés par Jeanne de Merle d'Aubigne, Violette Mouchon et Emile C. Fabre, Labor et Fides, 1989. Pierre Grenier va mettre l'emphasis sur l'importance de ce livre et sur le fait que la Cimade s'est évolué presque tout de suite afin de répondre aux besoins.

⁵ Loiseau-Chevalley, 125

aujourd'hui on parle des équipiers de la Cimade. Cette idée d'équipe marche au-delà des différences :

« La Cimade nous conduisant normalement à découvrir que nous n'étions pas seuls en chemin ; de toute parts, des hommes, chrétiens divisés ou athées, membres de partis ou solitaires, luttent pour l'avenir de l'homme dans ce monde. Dès les origines, mais combien de plus aujourd'hui, nous savions que nous étions destinés à cheminer ensemble, compagnon indispensables les uns aux autres, en dépit de nos différences idéologiques ou spirituelles. »⁶

Il faut remarquer qu'au départ, la Cimade était créée par les Eclaireurs et Eclaireuses Unionistes, les Unions chrétiennes de jeunes gens et jeunes filles, et la Fédération des Associations chrétiennes d'Etudiants ; donc à la base elle est tout à fait liée à l'Eglise Réformée de France et tout à fait une réponse des jeunes protestants à une question de sauvetage d'abord des protestants du nord-est de la France et ensuite des juifs.

En automne 1940, le pasteur Boegner a composé deux lettres de la part du Conseil national de l'Eglise Réformée de France, destinées une au Grand Rabbin de France, une à Darlan, le vice-président du Conseil de Ministres à l'époque. Les deux lettres expriment, avec des textes qui se reprennent presque mot pour mot, une volonté d'opposition à la loi antisémite du 3 octobre 1940 : « Notre Eglise, qui a connu jadis toutes les souffrances de la persécution, ressent une ardente sympathie pour vos communautés », écrit-il au Grand Rabbin.⁷

M. Boegner interviendra également auprès du gouvernement de Vichy en tant que porte-parole pour la Cimade, association nouvellement-née après l'automne 1939. En ce rôle, le pasteur écrira au Maréchal Pétain en juin 1942, « Les Eglises du Christ ne peuvent-elles garder le silence devant une souffrance imméritée qui atteint des Français et parfois des

⁶ Georges Casalis, « En guise de conclusion », Les Clandestins de Dieu, textes rassemblés par Jeanne de Merle d'Aubigne, Violette Mouchon et Emile C. Fabre, Labor et Fides, 1989, 206.

⁷ Marc Boegner, « Introduction », Les Clandestins de Dieu, textes rassemblés par Jeanne Merle d'Aubigne, Violette Mouchon et Emile C. Fabre, Labor et Fides, 1989, 13.

chrétiens dans leur dignité d'hommes et de croyants. »⁸ Deux mois plus tard, Boegner écrira encore une fois au Maréchal afin d'exprimer le chagrin des églises réformées ailleurs – en Suisse, en Suède, aux Etats Unis – qui partageaient, apparemment, l'émotion de celle de la France face aux injustices qui s'accomplissaient sur le territoire français.⁹

Parmi leurs actions auprès des juifs, le groupe sur lequel la Cimade s'est concentrée après 1942, des équipiers du groupe emmenaient des juifs à travers la frontière suisse, un acte qui a mis quelques uns entre eux en prison.¹⁰

Les voix qui remontent dans ce livre m'ont beaucoup touchée : j'étais frappé par les sentiments et la parole des personnes qui étaient dans la Cimade depuis presque le début, dont l'écho résonnait dans ceux des équipiers de la Cimade aujourd'hui. Mais maintenant le travail n'est plus à côté des juifs, puisque il continue à évoluer avec les époques. Le « Comité Intermouvement auprès des évacués » est devenu la Cimade, « un service œcuménique d'entraide reconnu d'utilité publique qui rassemble des personnes d'horizons confessionnels, philosophiques et politiques divers. »¹¹

Présente à côté des immigrés, sans papiers ou même avec, dans la lutte contre l'injustice et pour le respect d'un être humain, la Cimade intervient toute seule ou avec d'autres associations dans des prisons, des centres de retentions, en France et ailleurs en conseillant ou en formant ces personnes pour qu'elles puissent, à leur tour, agir dans la société française, régularisées et compétentes. Cela veut dire pouvoir parler français (donc la possibilité de suivre des cours) ou pouvoir protéger ses enfants (donc le travail auprès du Réseau Education sans Frontière).

⁸ Boegner, 17

⁹ Boegner, 21

¹⁰ Boegner, 28

¹¹ Plaquette du groupe local de Toulouse

Récemment la Cimade au niveau national a complété une campagne des 75 propositions « pour une politique d'immigration lucide et réfléchie » Ces propositions sont apparues dans la publication *Causes Communes*, le journal de la Cimade.

Le groupe local de la Cimade à Toulouse a été organisé en 1993, et est à la fois le plus grand de la région et le siège de la déléguée nationale en région. Pour l'instant il est le seul dans la région sud-ouest avec des salariés. J'ai parlé avec trois personnes qui s'engagent avec la Cimade à Toulouse : Pierre Grenier, qui est le permanent et qui s'occupe d'un festival annuel ; Xavier Millau, un bénévole qui est venu à la Cimade au moment de la retraite ; et Yamina Vierge, déléguée nationale en région sud-ouest.

M. Grenier est venu à la Cimade après avoir assisté au festival de l'association et a été embauché il y a sept ans. Toujours jeune, il organise ce festival « Voyages, Regards Croisés sur les Migrations ». Ignorant l'histoire de la Cimade au moment où il a été embauché, il appréciait la « lutte pour les choses qu'il trouve nobles et intéressantes ».

M. Millau a trouvé la Cimade après avoir terminé sa carrière de professeur de statistique à la faculté et après avoir passé du temps auprès de l'association Amnesty International; aujourd'hui, il est trésorier du groupe à Toulouse, bénévolement, et se trouve tous les jours au bureau.

Mme. Vierge s'est engagée avec la Cimade « un peu par hasard », d'abord à Paris en tant que remplaçante d'un congé de maternité ; elle s'occupait des services de solidarité internationale. Après être partie de Paris, elle a retrouvé l'association à Toulouse en 1998, pendant une période difficile au niveau financier de la Cimade ; elle était chargée de la tâche, soit de trouver de l'argent pour financer l'antenne, soit de fermer l'antenne. Depuis 2002 elle est la déléguée nationale en région sud-ouest.

Résultats de l'enquête

« C'était dans ces camps qu'il fallait essayer de pénétrer pour être avec eux, présents auprès d'eux, pendant cette période difficile. »

Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 30

J'ai passé à peu près une heure avec chacun des équipiers à la permanence locale de Toulouse, la rue de l'Orient. M. Grenier, le premier contact, m'a présenté M. Millau et à Mme. Vierge ; ils savaient que j'étais en relation avec chacune des trois personnes et faisaient souvent des références au travail des autres. Par exemple, quand j'ai demandé à M. Millau s'il pourrait m'expliquer la structure de l'association, il m'a dit que Mme. Vierge pourrait mieux expliquer ; elle à son tour m'avait parlé de l'arrivée de M. Grenier à la Cimade. Chaque personne a orienté la conversation vers un angle différent, pour élaborer des éléments différents. Ainsi, les trois personnes se parlaient, même si j'avais complété les dossiers séparément.

L'entretien avec M. Grenier était lourd d'histoire. Il a mis l'accent sur l'origine de l'association dans l'Eglise Réformée, mais il parlait aussi du fait qu'il y avait « de nombreux laïques, musulmans, juifs – peu importe, des gens de toutes confessions ou qui n'en ont pas ». Après il a souligné l'entrée dans la Résistance avec les thèses de Pomeyrol, avec des « virages politiques et humanitaires » tôt dans l'existence de l'association, grâce à Madeleine Barot.

Il a exprimé l'importance des valeurs fondatrices de respect de l'homme qui ont guidé la Cimade pendant et après la guerre : elle est intervenue dans des camps d'internement des juifs et de Protestants et puis, après la Libération, auprès des collaborateurs internés dans ces mêmes camps.

M. Grenier a également souligné la présence de la solidarité internationale, militante et culturelle, tout le long de l'existence de l'association, et l'unité de valeurs du côté militant et du côté social.

En parlant de résistance, il voulait être très clair : le travail de la Cimade continuera à évoluer, et l'association continuera à exister, même si l'influence de l'église diminue. On peut parler de résistance mais dans un contexte très spécial, sans avoir peur d'utiliser ce mot qui a beaucoup de connotations spécifiques et historique.

En même temps, il trouvait cette histoire importante à transmettre aux bénévoles ; l'implication de l'association dans ce grand mouvement historique ajoute un autre élément politique au travail d'aujourd'hui, même si la résistance prend une autre forme, avec un autre objectif. Il avait appris l'histoire de la Cimade des anciens de l'association, et du livre de Madeleine Barot (*Les Clandestins de Dieu*).

M. Millau a tout de suite avoué qu'il ne pouvait pas parler de l'histoire de la Cimade – il s'est même trompé sur le nom original de l'association : « Comité Intermouvement d'aide aux déplacés et exclus. » Pourtant, cela a résumé son avis au sujet de la continuité du travail : « Des exclus et des déplacés, il y en a encore. »

Il s'est souvent référé à Amnesty International, où il s'était engagé auparavant, afin de décrire les actions de la Cimade. Comme M. Grenier, il n'est pas Protestant, mais il a parlé franchement de l'origine dans l'Eglise Réformée. Quant à la Résistance pendant la Deuxième Guerre Mondiale, il a hésité de faire une comparaison entre le travail d'aujourd'hui et d'hier, notant que le contexte de guerre change beaucoup de choses.

J'ai eu deux entretiens avec M. Millau ; pendant le premier, je l'ai interrogé au sujet de la structure de l'association. Pendant le deuxième, il est revenu à cette question afin de clarifier ce qu'il n'a pas pu expliquer la première fois. (En riant, il a dit, « Je ne suis pas très aux faits des hiérarchies ! »)

Quant aux sujets de la solidarité et de l'entraide, il a remarqué que l'on ne parle pas souvent de la présence de la Cimade à l'étranger : « Elle ne travaille pas seule. » Même à la

permanence, il avait eu des propositions de la part des personnes qu'il avait aidées, et qui ensuite se sont présentées comme traducteurs, bénévoles.

Il parlait du travail auprès des enfants scolarisés comme un travail naturel pour aider « une population fragile ». Et comme M. Grenier, il a remarqué que l'association est remplie de jeunes et de femmes ; une statistique qui l'intéressait.

Mme. Vierge a parlé surtout de la relation de l'association avec l'Eglise Réformée, de manière historique et contemporaine. Dans un ton un peu sarcastique – réaliste ? – elle a remarqué que la Cimade n'est pas très connue, même si elle s'engage dans le monde entier. Elle m'a profondément expliqué la structure nationale de l'association aujourd'hui, les changements qui sont en train de s'achever, les conséquences d'un manque d'organisation et d'argent. Aujourd'hui l'organisation correspond mieux au besoin d'aide et vient des initiatives locales ; quand même, le besoin de la Cimade ne diminue pas.

Pour décrire le but de la Cimade, elle a cité l'article 1 des statuts : c'est-à-dire, « être au côté des plus opprimés. C'est sûrement aujourd'hui en France des étrangers sans papiers, en situation irrégulière, même des étrangers avec des papiers. » Ce travail de « manifester une solidarité active » ne se terminera pas bientôt, puisque la Cimade s'adapte aux besoins de l'époque.

Mme. Vierge a décrit la permanence comme un « lieu de passage », où d'autres associations peuvent mettre leurs affiches et où des stagiaires peuvent venir. C'est aussi une association qui transmet des messages bien choisis : « un contre discours » aux autres discours au sujet de la politique des immigrés, de l'immigration et de l'intégration. Sinon, elle a remarqué que le groupe local de Toulouse, ni l'association nationale, ne produisait pas beaucoup de publications.

De ces conversations, j'ai retiré une douzaine de thèmes et de sujets: l'influence de l'église, l'évolution de la structure de l'association, les relations avec les autorités et les

formes de résistance contre des paradigmes dominants, la présence des femmes, des jeunes et des enfants dans le travail de la Cimade, la solidarité en réseaux internationaux, le devoir humanitaire et l'empathie envers les gens qui ont besoin d'aide, la citoyenneté et le patriotisme, les relations à l'intérieur de l'association et avec le grand public, la transmission de l'histoire, et la capacité de répondre aux besoins. Ces thèmes se réduisent à quatre grandes catégories.

Interprétations des résultats

Evolutions de la structure de l'association

« La Cimade a besoin d'équipiers de nationalités et de traditions religieuses diverses pour comprendre la complexité du monde actuel et y apporter des réponses valables. Pour le temps de guerre, il fallait encore être seuls, entre Français, avec notre vision limitée du monde. Mais il fallait préparer un avenir œcuménique où nos églises n'accepteront plus leur isolement. Nos amis de Genève entretenaient en nous cette révolte des séparations, des isolements, alimentaient cette nostalgie d'unité, de communauté, qui est à l'origine du recrutement international et interconfessionnel des équipes d'aujourd'hui. »

Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 37

La structure de la Cimade, même au niveau du nom, n'arrête pas à changer, depuis le début. M. Grenier retrouve les origines de la Cimade en 1939, sous le nom du CIM : Comité Intermouvement, créé par des jeunes protestants « pour aller spirituellement aider nos frères et sœurs protestants » qui sont déplacés de l'Alsace et de la Lorraine. Mme Vierge a raconté le changement de nom qui a eu lieu très rapidement : on a ajouté « auprès des évacués » pour correspondre aux actions dans les camps des réfugiés dans l'est et dans le sud-ouest de la France. Le sigle s'est transformé en nom officiel pendant les années 70s puisque « le Comité Intermouvement auprès des évacués est disparu parce que ça ne voulait plus dire grande choses. » La Cimade a pris le sous titre « service œcuménique d'entraide au même temps. Pourquoi garder même le sigle, si le nom lui-même ne voulait rien dire ? « Des exclus et des déplacés, il y en a encore, » M. Millau m'a dit.

Les relations avec l'Eglise Réformée ont changé depuis la naissance de l'association. M. Grenier m'a expliqué que c'est toujours lié avec l'Eglise Réformée mais qu'aujourd'hui « c'est un service œcuménique d'entraide », c'est-à-dire, composé des gens qui ne sont pas forcément protestants. D'après M. Grenier, la Cimade « a pris son virage politique et humanitaire » à la fin de la guerre, ayant évolué même pendant la guerre pour répondre aux besoins des juifs. Elle a commencé son accueil des réfugiés dans les années 70 et « depuis les années 80, c'est toutes les luttes des étrangers, des sans papiers, la politique d'asile et la politique d'immigration. » Depuis sa naissance, selon M. Grenier, la Cimade est devenue plus ouverte au niveau religieux, puisque l'église est moins présente elle-même. Mme. Vierge m'a expliqué que « jusqu'à une époque récente, beaucoup de délégués en région étaient des pasteurs » alors que cela n'est plus vrai.

Aujourd'hui, la Cimade est organisée en régions qui ne correspondent aux régions administratives de l'état français, mais qui sont des découpages des paroisses protestantes. M. Millau m'a décrit les trois conseils : un conseil national avec pouvoirs exécutifs, un conseil intermédiaire avec pouvoirs administratifs, et un conseil régional. A son tour, Mme. Vierge a expliqué que la Cimade est restée longtemps centralisée à Paris mais qu'aujourd'hui ce système est en train de changer en faveur d'un système mieux organisé et en réponse aux initiatives locales. « On a mis en œuvre des modes d'organisation qui correspondent mieux aux actions qu'on fait. Elles sont moins calquées sur une autre structure, mais répondent plus » aux besoins. « La demande n'est pas le problème, c'est plutôt comment la Cimade est-elle capable de répondre et de s'organiser dans des régions différentes, puisqu'on n'est plus simplement sur l'histoire des origines protestantes mais effectivement sur la réalité d'étrangers qui sont disséminés sur tout le territoire, » elle a expliqué. L'Assemblée Nationale à Paris regroupe tous les régions, bénévoles et salariés.

Continuité des valeurs

« Les options politiques ne peuvent en aucun cas faire oublier que tout être humain, quelle que soit son idéologie, a droit à être traité en homme, respecté et servi. C'est pourquoi, à la libération, nous acceptâmes d'aller travailler dans les camps de 'collaborateurs', à Drancy, à Mauzac, à Poitiers, à Ecrouves, à Noé, au risque d'être mal compris de nos amis de la veille. Pour qui se veut intégré à la réalité du monde et à son services, ces risques son inévitables. »

Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 38

Malgré tous les changements de structure et l'évolution des besoins selon les époques, il y a une continuité des valeurs fondatrice qui ont remonté dans les conversations. M. Millau parlait de la création de la Cimade comme une réponse, Mme. Vierge décrivait presque toutes actions comme réponse aux demandes, aux besoins. Comme elle, M. Grenier a parlé de l'influence du contexte, et d'un devoir moral : « elle répond à des valeurs d'entraide, quelque soit l'opinion, l'idée, et de respect de dignité humaine. » (Voilà pourquoi la Cimade est intervenue dans des camps d'internement des collaborateurs.) Mme. Vierge et M. Grenier ont tous les deux mis l'accent sur le fait que ce n'est pas une association caritative, même s'il était au départ selon M. Grenier. Et M. Millau m'a expliqué que l'association garde le nom même si les buts changent, parce que les valeurs ne changent pas.

Un des mots clés de ces conversations était « accueillir ». Pour Mme. Vierge, cela veut dire « recevoir les gens dans le mesure de nos capacités, écouter, comprendre le besoin. » M. Millau est revenu aux origines protestantes afin d'expliquer cette idée ; M. Grenier est revenu aux origines protestantes afin de dire qu'on peut s'engager auprès de cette association, même si on ne croit pas en Dieu.

La différence entre citoyen et patriote est important à remarquer. Mme Vierge appelle les membres de la Cimade citoyens, puisqu'ils sont « vigilants » ; mais pour elle, l'idée du patriotisme ne veut rien dire aujourd'hui, parce qu'elle « veut dire tout et son contraire. » M. Millau a remarqué un peu la même chose, sauf qu'il a ajouté un autre extrême, celui du terrorisme. M. Grenier a parlé du fait que les 75 propositions correspondent aux valeurs qui

devraient être défendues par une république. Il a eu du mal à se dire patriote, même s'il aime personnellement la patrie ; citoyen, pour lui, « c'est quelqu'un qui agit et qui est actif dans la société dans laquelle il vit. »

« Elle existe depuis 1939, c'est long, » Mme. Vierge a remarqué, une réflexion peut-être non attendu de la part d'une Française qui appartient à une histoire des siècles. « Il y a des associations comme ça, qui défendent des valeurs universelles de respect, de droit de l'homme, de solidarité, et malheureusement ce sont des valeurs vers lesquelles on tend mais qui sont constamment mises en danger – mais qui sont aussi constamment défendues. » Et son travail se terminera bientôt. Pas du tout, ont dit tous les trois ! Le travail va continuer à évoluer, en suivant les valeurs qui l'ont toujours guidé.

Réseaux et Solidarité

« L'idée du travail et de la vie en équipe, qui est une des caractéristiques de la Cimade aujourd'hui encore, vient de cette volonté de présence dans les camps, et de cette solidarité de vie avec les internés. »

Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 32

Un autre thème était la solidarité avec d'autres associations, international ou bien français. L'historien entre les trois, M. Grenier a parlé de la solidarité à l'étranger à partir des années 50, surtout en Algérie et des réseaux construits à l'époque qui existe encore aujourd'hui. M. Millau a constaté que l'on ne parle pas souvent du travail fait à l'étranger, où la Cimade n'est seule ; « c'est une association française qui travaille avec des partenaires dans le sud », Mme. Vierge a élaboré. Le slogan de l'association est « ici et là-bas solidaire », ce qui fait « le lien » entre pays d'origines des immigrés et les actions en France.

La solidarité évoque l'idée d'un front. Les personnes se réunissent autour d'une même lutte, malgré leurs différences. Le journal de la Cimade s'appelle *Causes Communes*, un titre marquant qui entend déjà une solidarité vers un but commun. M. Millau a parlé de nouvelles 75 propositions de la Cimade au sujet de la politique d'immigration : « je ne suis pas d'accord

sur tout, mais dans un mouvement c'est ça. » On suit des grandes lignes des valeurs en reconnaissant qu'on est tous différents les uns des autres. M. Grenier a supposé qu'il y avait des gens de gauche et de droite dans la Cimade ; et il me posait cette question : « Est-ce que je suis plus proche de toi, américaine, parce que tu es blanche, ou de mon voisin algérien ? Ça devient ridicule de poser cette question. » Visiblement troublé par les divisions de racisme, il posait une autre question : « C'est quoi qui nous différencie ? C'est quoi le problème ? »

La question de la fraternité en tant que valeur républicaine se pose naturellement. Que veut dire ce mot ? « Etre en paix avec les autres, » d'après M. Grenier. « Discuter librement. » Pour M. Millau, cette notion se réduit à l'idée de la famille : « dans la même galère, on fait bloc. »

Un sous-thème était le travail à l'intérieur de l'association et le travail à l'extérieur. Tous les trois ont fait la distinction entre ce que M. Grenier a appelé « l'accueil » et « le combat ». Les collaborations donc se séparent entre les associations militantes et les associations culturelles, d'après lui. Aujourd'hui, avec les changements de structures qui correspondent mieux au besoin d'aide, la Cimade répond aux et travaille avec les personnes qui habitent dans une région et qui aperçoivent un besoin de l'association.

Relations avec des autorités

« Plus la situation se détériorait, moins il était possible de respecter la légalité. Quelle était d'ailleurs l'autorité à laquelle nous étions prêts à nous soumettre ? Celle de Vichy, celle des autorités d'occupation, celle de la France libre ? Il devenait de plus en plus clair pour nous qu'il ne peut y avoir d'action neutre, apolitique, pour un chrétien qui se veut pleinement engagé dans le milieu où il vit. Si les structures de la société ne permettent pas à tous de vivre, et condamnent certains à la mort brutale ou lente, ces structures sont mauvaises et doivent être changées, ou comme pis-aller provisoire, ignorées, tournées. »

Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 37

Un esprit de désobéissance civile, sinon de résistance, est remonté dans les conversations. Les actions résistantes qui ont été létales pendant la Deuxième Guerre

Mondiale ne le sont plus aujourd'hui, mais cela n'empêche pas la réalité de devoir entrer dans l'illicéité, M. Millau a dit.

Les trois équipiers ont répété que la Cimade est toujours au côté des plus opprimés, comme Mme. Vierge a dit. Elle est allée plus loin afin de parler de l'intégration : « on n'intègre pas les gens par force, c'est un mouvement. L'intégration, ce n'est pas que les étrangers qui doivent s'intégrer, c'est la société qui doit intégrer ceux qui viennent, qui sont là. » M. Grenier a décrit cette présence perpétuelle en disant que la Cimade allait dénoncer les mensonges de l'état ; il a souligné l'importance de cette action dans le contexte historique de la Cimade. Et aujourd'hui l'Internet permet à l'association de mobiliser la presse rapidement. Tant qu'il y aura des personnes « en situation administrative précaire », il y aura la Cimade, M. Millau a affirmé.

La liberté d'expression est chère à la Cimade : « on pousse une parole que l'état veut parfois déformée », M. Grenier a dit. « Quand l'état nous dit qu'on ne peut pas faire autrement qu'expulser toutes les personnes et ne pas les régulariser parce que ça met en péril l'économie française – nous, on est là pour dire non. » C'est une association politique « dans le sens qu'elle essaie de changer le regard que peut avoir la population envers les immigrés, » M. Millau a dit. Il est important d'éliminer la peur, « l'ennemi de la liberté, » d'après Mme. Vierge.

Regard vers la Résistance pendant la Deuxième Guerre Mondiale

Les trois équipiers ont parlé de la Résistance pendant la guerre des façons différentes : cela a démontré ce qu'ils savaient à ce sujet, mais aussi, comment ils regardaient l'histoire de l'association elle-même. M. Grenier est souvent revenu aux origines de la Cimade, en parlant des thèses de Pomeroyl et de l'engagement de Madeleine Barot au niveau national et dans des réseaux différents. Bien qu'il ait clairement fait le lien entre la Résistance et la clandestinité,

M. Grenier a évoqué la lutte politique. M. Millau a parlé de la création de la Cimade pendant la Deuxième Guerre Mondiale comme « une réponse » aux déportations, à l'époque auprès des Tsiganes et des juifs ; maintenant la Cimade s'engage face aux « déportations » des immigrés. Mme. Vierge a repris cette idée en disant que la façon dont la Cimade s'engage évolue selon l'époque.

M. Millau se posait la question si les Résistants étaient terroristes et si les terroristes de nos jours sont des citoyens ; en tout cas, il a prononcé décidément que les Résistants n'étaient pas citoyens puisqu'ils n'obéissaient pas au gouvernement de Vichy, « le régime officiel. »

M. Grenier avouait qu'il ne connaissait pas l'histoire derrière la Cimade mais qu'une fois qu'il l'a apprise, il l'a trouvée importante que chaque bénévole la connaisse. « Il y a une vraie mémoire de la Cimade, on essaie de la faire connaître aux nouveaux bénévoles qui arrivent. C'est important de savoir quand on est dans une association qui a cette histoire, parce que c'est important en France aujourd'hui. » Mais, il en était très clair aussi : pour faire une comparaison entre la lutte de nos jours et la Résistance pendant la Deuxième Guerre Mondiale, il faut respecter le contexte historique : « on est dans un combat tout à fait démocratique. » Quand même, il a parlé du travail de la Cimade comme des actes de résistance « face à une loi qu'on estime injuste et non conforme à l'esprit de la République... Il ne faut pas avoir peur de comparer certaines choses, mais il faut toujours les recadrer aussi. Ce sont des moments historiques. »

Commentaire

« Il ne fut plus question de savoir si nous avions ou non une autorisation d'entrer dans le camp. Nous en faisons déjà partie... Quand enfin la direction découvrit notre existence, Jeanne Merle d'Aubigne et moi-même avions déjà pris possession d'une baraque et décidé, non seulement d'y avoir un bureau, un foyer, mais d'y habiter, bref, de vivre derrière les barbelés. Il était trop tard pour nous déloger. »

Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p. 31

Le premier weekend avec ma famille d'accueil, j'ai assisté à la cérémonie de remettre la médaille de la Légion d'Honneur au grand-père de la famille. Pourquoi l'a méritée-t-il ? Il a fait parti d'un réseau résistant en Bretagne pendant la Deuxième Guerre Mondiale. D'après ses petits fils de mon âge cet homme âgé ne parle jamais de ses expériences, bien qu'il ait écrit un petit livre à ce sujet, rien que pour sa famille. Ses descendants savent qu'il s'était engagé dans un travail intéressant et résistant, mais ils n'étaient pas au courant des détails. Peut-être trop difficile d'y revenir ? En tout cas, la reconnaissance de l'état – soixante ans après la fin de la guerre – m'a marquée l'esprit.

Plus tard, dix jours en Ariège m'ont appris d'autres choses au sujet de la Résistance. Non content de participer à une résistance uniquement sur le territoire français, les Ariègeois et les étrangers qui y sont allés (et il y avait beaucoup) ont su utiliser leur connaissance de la frontière. C'est une frontière à la fois historique et réelle, contemporaine et métaphorique. Faire passes des gens à travers la frontière franco-espagnole est une acte difficile et donc courageux, mais faire passer la mémoire vivante et individuelle de ses passages est un autre, toujours difficile.

La mémoire collective de la Résistance (tous les Français contre tous les Allemands) ne considère pas la mémoire des passeurs comme Jeanne Rogalle. Mme. Rogalle a fait passer des juifs en Espagne non pas parce qu'elle aimait la France et haïssait l'Allemagne, mais parce qu'elle avait vu devant elle une personne qui avait besoin d'un service qu'elle était capable de lui rendre. Et, donc, à son propre avis, elle n'avait pas de choix.

Et après la guerre ? Quand est-ce qu'on peut dire que le travail de la Résistance, proprement dit, est terminé ? Après la guerre, Mme. Rogalle est revenue aux moutons grâce auxquels elle connaissait bien les montagnes de la frontière. Elle s'est mariée, elle a eu des enfants. Et puis sa fille a repris la mémoire de sa mère, s'est intéressée à cette époque récente néanmoins mal compris. Et quand j'ai téléphoné à Mme. Rogalle pour voir si elle pouvait me parler de son expérience, elle ne m'a même pas posé la question pourquoi. Je suis allée la voir, elle m'a expliqué ce qu'elle a fait pendant la guerre et sa fille est venue à la présentation orale des projets. Pour Mme. Rogalle, c'était important d'en parler, mais de continuer dans la vie aussi.¹²

Poursuivre une association comme la Cimade – ce qui est, à la fois, logée complètement dans la société française mais aussi un peu contre la culture française – c'est s'engager dans les questions principales qui orientent la discipline de l'histoire en France et les grandes lignes théoriques de compréhension et intégration. L'association a été créée pendant une époque dont la mémoire est douloureuse et collective, et son travail évolue avec les besoins de chaque décennie mais toujours suivant des valeurs de la justice et du respect ; alors j'ai pu creuser dans le cerveau historique et dans le cerveau actuel de la France. J'ai pu accroître ma connaissance théorique au niveau des différences entre l'histoire et la mémoire ; j'ai pu explorer des différences interculturelles dans le cadre de la présence et de la compréhension des religions minoritaires ; et je suis entrée voir une association française qui est peut-être peu connue en France mais qui mène un travail importante dans cette société.

En tant qu'étudiante d'histoire, je me suis intéressé tout de suite à l'évolution de la mémoire collective envers un passé relativement récent dans un soi-disant vieux pays.

¹² Avant d'aller écouter Mme. Rogalle, j'avais lu le récit qu'elle avait mis sur le site web ariege.com. Pendant notre visite, elle m'a montré une vidéo qui a été fait au sujet des passeurs en Ariège et dans laquelle elle raconte son histoire. J'étais épatée que les trois versions se ressemblaient presque mot pour mot ; quand je l'ai remarqué à Mme. Rogalle, elle a souri. Sa réponse ? Quand elle n'est pas sûre de quelque chose, elle ne le dit pas. Réflexion profonde sur la transmission de la mémoire.

Pendant notre semaine d'orientation à Paris, la guide qui nous a fait visiter les quartiers immigrants peu connu dans cette ville et elle nous a expliqué que le gouvernement de la France vient de reconnaître la responsabilité de l'état français dans les actions discriminatoires envers les juifs et d'autres populations pendant la Deuxième Guerre Mondiale. Cette guide nous a montré plusieurs écoles primaires dont on a déporté des enfants vers des camps – et où on vient de mettre des plaques qui reconnaissent la collaboration entre le gouvernement à Vichy et les forces nazies.

Pourquoi la reconnaître aujourd'hui en 2007 ? Cela sert à quoi, surtout si le gouvernement actuel continue dans cette voie d'injustice envers des personnes qui souvent n'ont pas d'armes pour se défendre.

Et pourtant – bien que le président Chirac ait reconnu en 1995 cette collaboration, les Français en général et les enseignants en particulier ont du mal à accepter la réalité qui va forcément évoluer l'axiome que la Résistance composait les Français (que des Français et tous les Français) contre les Allemands (que des Allemands et tous les Allemands). Dans cette mémoire collective, il n'y a pas d'espace pour des déviants – même si les conséquences de cette fausse mémoire atteint un niveau aussi mondial que l'événement qui l'a inspiré.¹³

Aux Etats-Unis, on cultive une réputation de modernité et de reconnaissance de toute faute ; par rapport à la France, l'histoire des Etats-Unis peut se refaire vite, sans regard pour les conséquences dans la société aujourd'hui. Par contre, quand elle s'agit des Américains mythiques – le pasteur Martin Luther King ou George Washington – mes compatriotes ont aussi mal de change d'idées que les Français. La mémoire peut devenir le mythe, la légende fondatrice d'une civilisation.

¹³ Plusieurs conversations avec Guillaume Agullo, directeur du Musée départemental de la résistance et de la déportation, a éclairé cet écart entre la mémoire et l'histoire ; ces discussions ont pris comme métaphores l'importance d'un gâteau d'anniversaire par rapport à un repas de la semaine dernière ou bien la capacité d'un ordinateur de stocker des événements en chronologie, sans faire la distinction ou le trie.

Mais l'apprentissage interculturel lié à l'étude de la présence de la Résistance aujourd'hui atteint vers des éléments variés de la société ; pour moi, c'était surtout vers la religion.

Ayant déjà confronté le fait d'être une étudiante d'histoire qui ne comprenait pas tout de suite la différence entre l'histoire et la mémoire chez les Français, j'ai du me réconcilier avec à l'idée que je n'allais pas comprendre l'expérience protestante en France. Juste avant mon départ pour la France, un professeur à Macalester College m'avait conseillé d'aller visiter une église protestante à la place Salin : il s'y trouve une plaque dédiée aux protestants brûlés à cet endroit. Je la cherchais ; bien que je ne l'aie pas trouvé, son existence supposée m'a fait réfléchir. L'histoire de l'Eglise Réformée en France, où on chassait les protestants jusqu'au point de les brûler, ne peut pas se comparer à l'histoire des protestants aux Etats-Unis, où le protestantisme sert comme moralité nationale jusqu'au point où le gouvernement se réfère à la structure de l'Eglise presbytérienne.

Quoique des associations protestantes américaines s'engagent dans la société actuelle afin de lutter contre le racisme, le sexisme et d'autres formes de l'injustice, elles ne se réfèrent pas forcément à une persécution définitive des protestants aux Etats-Unis. En France, oui, et cela justifie et même encourage l'engagement de l'église d'une autre façon qu'elle n'aurait pu faire ailleurs.

Et même la compréhension du racisme aux Etats-Unis n'est pas celle qui existe en France. Les Américains ont mis un siècle à assimiler les juifs dans la culture blanche et donc évidemment les Américains de cette génération ont du mal à comprendre comment un homme blanc qui s'appelle Adolf Hitler pourrait assurer le génocide d'un peuple blanc.

Sortie ainsi d'une tradition catholique afin de passer à un état laïque, la France comprend l'intégration culturelle et culturelle différemment que les Etats-Unis. Ici, on se dit laïque, et des associations comme le Cimade, qui sont liées à une confession ou à une tradition

religieuse, continue à fonctionner. (Ceci est vrai aux Etat Unis aussi.) On se dit laïque depuis un siècle mais le 20^{ème} siècle a témoigné des atrocités vers des juifs et vers des musulmans. Ce qui me bouleverse, c'est qu'une association créée par des protestants afin d'aider des protestants, a ensuite cherché à aider des juifs, et maintenant se tourne vers d'autres groupes de personnes qui ne limitent peut-être pas aux trois grandes religions – le christianisme, le judaïsme et l'islam. C'est une opération interreligieuse.

Mais c'est aussi une association féminine. Les phrases de Madeleine Barot relevées du livre *Les Clandestins de Dieu* ont servi comme guide d'inspiration de cette dissertation puisqu'elle à son tour a servi comme guide de cette association. Je voulais être consciente de cette influence : le travail des femmes quand leurs maris sont sur le champ de guerre, les convictions des femmes qui construisent une association destinée à aider des gens qui ont d'abord besoin d'être accueillis, l'expérience des femmes étrangères pour lesquelles la France a bâti les premiers camps d'internement. Quel est le rôle d'une femme dans une association assez ouverte vers d'autres questions?

J'ai l'habitude de poser cette question à côté des questions de race et de milieu socio-économique ; le sexisme, le racisme et la discrimination basée sur le milieu socio-économique sont des formes de discriminations courantes dans les la plupart des sociétés occidentales. Même si cette étude ne se concentrée pas à cette question de femmes, elle est quelque fois difficile d'ignorer quand on est une jeune femme qui ne voit souvent que des hommes au pouvoir aujourd'hui et dans le passé et qui ne croit pas qu'une seule femme travailleuse parmi une dizaine d'hommes suffit de justifier une parité.

Alors, j'ai posé cette question (quel est le rôle des femmes ?) à chacun des équipiers à la Cimade. M. Grenier a remarqué qu'à Toulouse, il est un des deux hommes parmi une vingtaine de femmes, mais qu'il ne savait pas si ce modèle d'équipe se reproduisait au niveau national. M. Millau m'a donné la même réponse et j'avais remarqué pareil : « pas mal de

femmes à la Cimade », d'après M. Millau, qui pensait qu'au niveau national, l'association était assez mixte.

La réponse de Mme. Vierge était beaucoup plus élaborée. Par rapport aux partis politiques, les associations donnent aux femmes plus d'espace, mais dès qu'on grimpe l'échelle de responsabilités, « les femmes sont de plus en plus rares. Il faut beaucoup se bagarrer dans l'association pour faire en sorte que les femmes ne disparaissent pas. » Elle a remarqué que la société française en général est « encore dans le 19^{ème} siècle » au niveau du rôle de la femme, une chose difficile, surtout quand on est jeune. Et puisque elle est arrivée à un poste de responsabilité de la Cimade à Toulouse à l'âge de 28 ans, j'imagine qu'elle parle de sa propre expérience.

Conclusions

*« La vie derrière les barbelés avait été une aventure. La clandestinité en était une autre. Toute aventure comporte des risques. »
Madeleine Barot, *Les Clandestins de Dieu*, p 37*

Passer du temps à la permanence de la Cimade à Toulouse, c'est témoigner l'héritier d'une résistance historique. On aperçoit la signification de l'objectif de « manifester une solidarité active » : démontrer une conviction politique qui peut être partagée. C'est une conviction d'accueil née pendant une autre époque et envers un autre groupe de gens, elle est sortie de la croyance que tout le monde a le droit à « une vie pleinement humaine ».

Les moyens de procurer cette vie pour tout le monde évolue avec les besoins et les dangers du monde ; l'aventure comporte des risques, oui, mais ensemble, elles ne sont plus impossibles. A la Cimade, tous les équipiers ne sont peut-être pas au courant des détails de la mémoire de l'association. Celle-ci est plutôt une histoire qui s'écrit et qui se modifie selon les valeurs qui restent constantes : « là où germent l'horreur et la détresse, naissent en contrepartie l'entraide et l'amour. »

La mémoire de la Résistance influence-t-elle le travail de la Cimade ? Est-ce important de savoir que la Cimade se trouve ses origines dans la Résistance de la Deuxième Guerre Mondiale ? Ou plutôt, plus important de reconnaître ces origines parallèles à celles d'un mouvement bien spécifique dans l'histoire ? Cette association continue dans la résistance qu'elle a toujours connue, puisque il y aura toujours du travail qui reste à faire dans la tradition d'entraide et de l'amour.

Annexe des questions

Premier Entretien :

- Quelle est l'origine du nom de l'organisme ?
- Pourquoi continuer à utiliser ce nom ?
- Résumez l'histoire de l'organisme.
- Comment êtes-vous venu à cet organisme ?
- Quel est le but de l'organisme ?
- A quel moment pourra-t-on dire que le travail de cet organisme sera terminé ?
- Est-ce cet organisme, à votre avis, représente une sorte de résistance ?

Deuxième entretien :

- Quelles sont les structures de pouvoir aujourd'hui ?
- Est-ce que la Cimade s'engage avec d'autres associations qui ne sont pas françaises ?
- Comment voyez-vous le rôle des femmes dans cette association ? Celui des jeunes ?
- Expliquez l'importance des plaquettes et des pliants.
- Quelles sont les définitions des mots suivants : accueil, frontière, patriotisme, liberté, racisme, citoyen, intégration ?
- Que signifie « Ici et là-bas solidaire » ?

Troisième entretien :

- Pourquoi s'engager avec le Réseau Education sans Frontière ?
- Est-ce une association politique ou sociale ?
- Pourquoi s'engager dans les centres de rétention aujourd'hui ?
- Que veut dire le mot « fraternité » ?
- Comment voyez-vous la Résistance civile pendant la Deuxième Guerre Mondiale ?
- Comment avez-vous appris l'histoire de la Cimade ?

Annexe des contacts

Guillaume Agullo, 05.61.14.80.40

Pierre Grenier, 06.13.51.10.14

Xavier Millau, 05.61.14.15.63

Yamina Vierge, 05.61.14.15.63